Document generated on 07/18/2025 3:56 p.m.

Inter
Art actuel

Bouffer le symbole

Cooke-Sasseville, *Le penseur en chocolat*, Le Lieu, centre en art actuel, Québec, 14 janvier au 13 février 2011

Julie Gagné

Number 109, Fall 2011

URI: https://id.erudit.org/iderudit/65344ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)
1923-2764 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Gagné, J. (2011). Review of [Bouffer le symbole / Cooke-Sasseville, *Le penseur en chocolat*, Le Lieu, centre en art actuel, Québec, 14 janvier au 13 février 2011]. *Inter*, (109), 70–71.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Bouffer le symbole

PAR **JULIE GAGNÉ**

Une galerie plongée dans la pénombre. Des murs, plafond et plancher brun chocolat. Au centre, une plateforme, assez basse, de la même couleur. Sur cette dernière, deux sculptures. Brun chocolat, elles aussi. Un pastiche du célèbre penseur de l'histoire de l'art, celui de Rodin, bien entendu, dont la pose et le titre sont sans équivoque : on voit un homme en plein cœur de ses réflexions. L'objet de ses contemplations ? Une maquette, celle d'un bâtiment de style néoclassique générique. Musée anonyme, pompeux, comme on en trouve dans toutes les grandes villes, incarnation de l'idée même de l'institution muséale. Le propos est clair : le penseur réfléchit sur l'art.

Après ce premier regard, faire le tour de l'œuvre s'impose. On s'approche. On constate que le penseur se fait dévorer par derrière, que sa « personne » est en train, littéralement, de se faire bouffer par des rats. Le penseur en chocolat : produit de consommation, objet périssable. Les rats envahissent l'art. Le laid côtoie le chef-d'œuvre. Les égouts débordent et l'art est atteint.

La référence au marché de l'art est claire. On utilise le penseur, qui fait affluer les foules dans les expositions *blockbusters*. Que tous connaissent. Qui amène dans les musées argent et affluence de gens de tous acabits, des initiés aux profanes. Le penseur comme image même de la valeur symbolique que l'on accorde aux œuvres d'art. De la valeur pécuniaire aussi. Symbole de rentabilité, de marché. Le penseur, donc, mais en chocolat : l'art devient produit de consommation. Sucrerie, gâterie, dessert. Superficiel. Il devient également attrayant. Tous, les rats de même, se précipitent pour avoir leur part. Attirés par le sucre, mais non par l'art. Par un appétit vorace et incontrôlable. Les rats, avec leurs yeux rouges, rôdent, comme des rapaces. Symboles des bas-fonds, de la racaille, de ce qu'on ne veut pas voir. Symboles de pourriture, de maladie, de saleté. Métaphores du public, du marché ou des institutions ?

Les rats conjugués à un penseur en chocolat, l'effet est frappant. On est attiré vers le penseur comme chef-d'œuvre, on est attiré vers le chocolat, on est dégoûté par les rats. Dans l'œuvre se côtoient l'attraction et la répulsion, phénomène auquel le duo Cooke-Sasseville s'intéresse depuis un certain temps. « Nous tentons depuis des années d'atteindre la sensation psychologiquement ambiguë qui pourrait être éprouvée à la première bouchée d'un chocolat qui aurait la forme d'une merde, attraction et répulsion se confondant en un même objet[1] », ont-ils dit en parlant du *Petit gâteau d'or/The Golden Cupcake* présenté à la galerie Art Mûr en avril 2010.

Ils désacralisent la notion de chef-d'œuvre. L'œuvre intouchable, respectée de tous, que personne n'oserait profaner ou remettre en question, est ici placée dans un contexte narratif qui nous force à sortir du symbole. L'intouchable devient mangeable, et l'art existe en dehors de l'institution. Il est fort révélateur que Cooke-Sasseville aient placé le penseur hors de l'institution qui construit sa réputation. Hors des musées qui conservent et mettent l'art en valeur. Qu'ils aient aussi choisi de renverser les échelles. Le penseur est démesuré, plus grand que le musée. Plus grand que les moyens mis en place pour le valoriser.

Au-delà de cette désacralisation, on peut voir le penseur en chocolat comme une métaphore de l'artiste. De son rôle dans la société mais, surtout, de sa place dans le monde de l'art. L'artiste qui d'un côté cherche à créer, à exprimer, et de l'autre doit assurer sa survie. Dans un monde de l'art compétitif, où les investissements répondent à la loi du marché, quelle est la place de l'artiste ? Comment l'artiste peut-il d'une part conserver son intégrité et, d'autre part, s'inscrire dans le marché ? Comment vivre de son art dans un contexte où la culture est en déroute ?

Cooke-Sasseville nous offrent des dilemmes sans réponses, tout comme l'exposition qui ne fait, au bout du compte, que questionner. Certes, une histoire est racontée, celle de l'art et de l'artiste vis-à-vis du marché et des institutions culturelles. Il y a narration. Ce qui est absent, cependant, c'est la conclusion. La fin. La réponse. Cooke-Sasseville ne prétendent pas critiquer directement. Ils questionnent, se questionnent, sans toutefois nous donner de réponse unique. En ont-ils seulement une ? La réponse, elle, appartient à chacun. Au spectateur qui, devant une telle mise en scène, n'a d'autre choix que de se raconter une histoire qui oscille entre le drame et l'absurde. Une histoire drôle, qui aborde des thèmes pourtant très sérieux. Une histoire pied de nez qui, avec une conclusion, perdrait de sa force.

Nécessairement, le spectateur qui contemple le penseur en chocolat est complètement absorbé par l'œuvre. Il faut dire que la mise en scène de l'exposition force à une intimité. La froideur des murs blancs d'une galerie, l'impersonnalité qui normalement permet de se centrer sur les œuvres, est ici annihilée. Murs, plancher, plafond, tout est peint du même brun que le socle et la maquette. On se trouve dans un environnement immersif, accentué par le faible éclairage. Les fenêtres du musée sont orangées, une lumière au plafond éclaire le penseur. Tout le reste est néant. Pour peu, on oublierait qu'on se trouve dans une galerie. Il y a quelque chose de très théâtral dans ce clair-obscur. Quelque chose qui ajoute, même, une dimension quasi sacrée. Qui force le respect. Parce que l'œuvre ne se contente pas des limites du socle : l'espace même de la galerie en fait partie. Il se met au service de la sculpture et, ultime pied de nez, à l'intérieur même de la galerie, on intègre un musée. ◀

NOTE

1 Christian Messier, « Les préoccupations du Penseur en chocolat ? » [en ligne], entrevue avec Cooke-Sasseville, *Punctum*, janvier 2011, www.punctum-qc.com/article-cooke-sasseville.html.

PHOTOS : PATRICK ALTMAN.

Historienne de l'art et enseignante au niveau collégial, JULIE GAGNÉ vise, d'abord et avant tout, à partager et à communiquer sa passion pour les arts visuels. Vulgarisatrice, elle a amené ses regards sur la discipline et la fougue qu'appelle son amour du milieu au micro de CKRL (89,1 FM), à Québec, depuis déjà quelques années. Entre autres collaborations et publications, elle participe également au webzine *Punctum* et, maintenant, à la revue *Inter, art actuel*.